



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

CANNES. — Cela paraît si disgracieux au premier abord, cela semble si peu fait pour une main de femme, qu'on hésite à l'annoncer comme une mode, bien plus, à le recommander comme une recherche d'élégance. Enfin, il s'agit de cannes ; de cannes portées par quelques femmes, en guise de cravaches, pour monter à cheval. On a voulu pousser jusque-là l'espèce d'émancipation que certains doctrinaires prêchent à notre sexe : « Pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes privilèges que les hommes ? » Grande question dont quelques-uns profiteront pour faire de l'éloquence ou de la généreuse philosophie, mais dont la solution sera toujours retardée par la majorité.

En attendant, voici toujours venir la mode des cannes, que quelques-unes de nos jolies amazones portent avec ni plus ni moins de grâce qu'un jeune bachelier qui viendrait cavalcader dans les allées du bois. Ces cannes sont très-courtes, en bois

de fantaisie, avec une petite tête d'or travaillée ; elles sont ficelées de la longueur d'un pouce avec un filet d'or. Le jonc noir ou brun est préféré. Dans des gravures qui représentent les modes existantes il y a quarante ans, on voit des femmes portant à la promenade de jolies cannes. Peut-être allons-nous ressusciter encore cet ancien usage.

Pour les hommes, l'article des cannes semble acquérir tous les jours une plus grande importance. Il ne s'agit pas seulement d'avoir la grosse massue en jonc que l'on porte au matin ; pour le soir, il faut un autre genre de canne plus petite, en laurier de Chine, ou autre bois rare. Les têtes d'or noircissant facilement les gants, on les remplace par une cornaline, une crysoprase, un corail, ou une pierre quelconque, arrondie et enchâssée dans de l'or. Une petite ganse brune est passée dans les yeux, qui sont également travaillés. Les plus jolies cannes se trouvent chez Verdier.

— Les manches des ombrelles sont éga-

lement très-recherchés. Verdier, rue Richelieu, les monte en laurier de Chine, ou en peau de serpent imitant l'épine ; ils ont des yeux d'or dans lesquels est passée une ganse terminée par des glands en bois assortis à celui qui termine le bout des baïnettes et forme l'anneau. Le pou de soie blanc est employé pour les plus élégantes ombrelles. Les couleurs adoptées pour cet usage, sont œil de corbeau, vert, noir, et toute espèce de nuances solitaires. Une ombrelle vert anglais, garnie au bord de dentelle noire au lieu de frange, est de très-bon goût. On en double en rose.

SCHALLS. — Les schalls les plus à la mode pour l'été, sont en soie forte, brillante et souple, fond noir avec de grands ramages oranges ou roses. — De longues franges autour.

— Des schalls en gaze noire très-serrée, brodés au crochet en soie de toutes nuances entremêlée d'or, sont plus distingués que les schalls brodés en soie plate, bien que ceux-ci soient encore très-recherchés.

ÉCHARPES. — Les écharpes en gaze très-légère sont nombreuses ; mais celles imprimées sur gaze ou mousseline de soie sont du meilleur goût. On en voit aussi en tissu-cachemire aussi souple que la mousseline. Les plus jolies sont couvertes de dessins en travail cachemire.

— Les petites écharpes courtes, en gaze, terminées par des glands, et formant colliers, sont devenues communes et trop bon marché. On adopte toujours pour colliers, des dentelles noires disposées en rabats sur un ruban de couleur, ou un ruban large, chiné ou à carreaux de diverses nuances, garni des deux côtés d'une dentelle noire froncée.

— Les petites écharpes tout en dentelle noire, nouées autour du cou, sont nombreuses. On reconnaît beaucoup de vieilles *barbes* de l'ancien tems employées à cet usage.

— Enfin jusqu'aux petits sacs que l'on recouvre en dentelle noire ! soit qu'elle tombe en garniture sur le sac après s'être

froncée sous la coulisse, soit qu'elle couvre le sac en entier, ou que, plus petite, elle le garnisse tout autour.

— Nous avons cité au commencement de la saison, un tissu qui a beaucoup été recherché par les modistes, pour l'employer aux capotes d'été. On l'appelle tissu de l'Inde, et par sa légèreté et la délicatesse de son travail, il a offert à nos plus grandes modistes les moyens de confectionner des modes charmantes. Nous le répéterons aujourd'hui, où une nouvelle perfection de dessin vient d'ajouter encore un nouveau mérite à cette invention.

— Rien n'est moins stationnaire que la mode ; aussi, bien imprudens seraient ceux qui, imbus de la vogue du jour, compteraient trouver dans l'avenir les mêmes élémens placés dans les mêmes mains et dans les mêmes lieux. A l'instant même où certains noms ont le plus d'éclat, où quelques talens semblent posséder à eux seuls le monopole des grandes réputations, de nouveaux mérites se créent dans l'ombre, et modestes tant qu'ils aient acquis la perfection qui donne le succès, ils n'apparaissent auprès des sommités qui les dominent que pour réclamer leur droit d'égalité, c'est ainsi que les ciseaux de Victorine et de Palmyre, aujourd'hui régulateurs de la mode, ont pu transmettre à d'autres mains le prestige de leur coupe et laisser des copies non moins exactes que l'original. Nous citerons pour exemple M^{me} Desertine dont le talent s'est formé dans cette célèbre école, et qui, bien que débutante, obtient déjà la réputation d'une couturière distinguée. Son bon goût, ses coupes gracieuses et son talent d'innovation, la recommandent à toutes les femmes élégantes, et elle vient d'ajouter un avantage de plus à son établissement en le transportant rue Neuve-Vivienne, au coin du boulevard Montmartre.

— Singulière destinée des choses de ce monde ! On se rappelle ce magnifique magasin fondé par Franchet, rue Vivienne ; l'or, les glaces, les peintures, les mo-



saïques précieuses, y étaient entassés comme dans un temple d'Herculanum. La foule des femmes élégantes avait adopté ce séjour, qui contenait tout ce que l'imagination, le luxe et la mode sont capables d'inventer. Eh bien ! tout cela a disparu. Sur ces tablettes transparentes où étaient disposés de brillans colliers, d'éclatans diadèmes, sont maintenant étendus le brochet vorace, le homard aux longues pinces ; les primeurs de toutes les saisons remplacent les vases incrustés de pierres précieuses. Chevet, enfin, et ses gastronomiques produits ont usurpé les lieux qui naguère étaient consacrés au luxe, à la mode. Après de semblables révolutions, comptez-donc sur quelque chose de stable en ce monde.

L'AFFREUX SOURIRE.

Il souriait en m'attirant vers lui, et moi je tremblais et reculais toujours, car il me semblait que sa bouche exhalaît des flammes, et que ses lèvres devaient me brûler comme des charbons ardents....

UN VOYAGE, vieille légende.

— Savez-vous ce que c'est que la vie en Italie ? — C'est aimer et mourir. »

GOLDONI.

C'était en Italie, sous ce climat de feu, qui, exaltant les passions jusqu'à la frénésie, fait dépasser la marche de la nature, et dévore en germe tant de nobles facultés, tant de hautes intelligences. C'était à cette heure où l'harmonie et la danse signalent les plaisirs d'une fête nocturne, et semblent répandre une plus douce volupté sur la *desinvolatura* des danseuses italiennes. Heure où l'étiquette s'éteint et où le plaisir, s'anime ; heure où les chevelures tombent plus flottantes sur des poitrines blanches et demi-nues ; heure où la sur-

veillance des maris se lasse et s'engourdit dans les chances du jeu, tandis que le regard des amans devenu moins timide, commence à se répondre, et où plus d'une main frémissante, se rapproche et se reconnaît à travers les mêlées fantas-tiques de la danse.

Les bals de l'Italie ne ressemblent point aux *routs* brillans des salons de Paris et de Londres. Dans les vastes et curieux palais du Midi d'immenses salons sont ouverts à la société assez privilégiée pour être admise dans ces galeries que décore l'orgueil des noms et le luxe des arts. Rarement les apprêts d'une fête en troublent la solitude ; mais dans ces jours marquans les lustres étincellent de toutes parts ; les bougies répandent sur le front des femmes leurs douces et flatteuses clartés ; les parfums s'exhalent des trépièdes de bronze enlevés dans des fouilles antiques, et qui jadis fumèrent peut-être auprès des amours d'une séduisante Cynthie. Entre chaque fenêtre, au lieu des glaces et des tentures de nos modernes salons, une statue, une colonne antique, un torse à peine exhumé, un candelabre trouvé dans les ruines de quelque temple romain, répandent sur ces fêtes mondaines un aspect de solennité païenne, de vénérable antiquité. Là, tous les arts ont épuisé leurs prestiges ; tous les siècles ont payé leur offrande ; toutes les écoles, tous les âges de la peinture italienne, ont envoyé leur tribut à cette fête où la pensée des arts semble dominer la frivolité des plaisirs. Aux pieds des divinités de la Grèce supportées sur leur piédestal de marbre, les femmes de la moderne Italie glissent, éclatantes et légères, animées par une musique vive et brillante qui éivre tous les sens et trouble la pensée. Ce bourdonnement confus, ce frémissement électrique, ce sentiment du plaisir qui fermente dans toutes les imaginations ; tout porte dans les sens une vague et insoucieuse ivresse, un entraînement irrésistible dont la sagesse même a peine à se défendre. Tous les principes de

la philosophie, les leçons de la vieillesse austère, les liens de la morale, semblent succomber et se détendre dans cette atmosphère énervante qui ne laisse de sensation que pour la volupté. Cette musique qui vous berce, ces souffles de femmes qui passent et repassent devant vous, ces mots d'amour qui vous parviennent, ces formes gracieuses qui vous effleurent et vous caressent, vous apprennent tout ce que l'on peut sentir sous le ciel qui inspire tant de gloire, de poésie et d'amour ! — Là, il semble que l'on ne doive qu'aimer, aimer encore, et mourir en aimant.

Mais au milieu de cette fête brillante, il était peut-être plus d'un cœur qui n'étaient par remplis. La plus amère de toutes les sollicitudes c'est celle d'un salon quand nulle pensée d'homme ne répond à la nôtre, nul cœur de femme ne nous comprend, nul regard ami ne vient chercher notre œil, et pas une voix qui vous fasse parvenir une tendre expression. Vous restez là, isolé au milieu de mille ravissantes créations, et ces galeries vivantes, agitées par une foule joyeuse, sont plus tristes pour votre âme que des voûtes solitaires.

Telles étaient dans cet instant les pensées qui répandaient parfois une teinte mélancolique sur le front de la jolie Dora. Dora, dont le cœur déjà ému par de légères amours, ne se livrait depuis quelque temps qu'à de badines coquetteries, à de passagers plaisirs. Mais cette fois de plus profondes sensations sont venues troubler ses jouissances ; au milieu même de la fête, alors même qu'elle était entourée de ces futilités hommages qui étourdissent l'imagination et dépensent si sèchement la vie, elle a reconnu une de ces créatures qui vous plaisent, vous entraînent tout d'abord, qui semblent posséder le secret de votre être, et destinées à compléter l'harmonie de votre existence.

Dora l'a vue, et dès-lors la fête et son éclat bruyant ont changé de face autour d'elle. Que lui fait la splendeur de ces

diamans dont les feux jaillissent sous des flots de lumières ; que lui font ces hommages si empressés à parvenir jusqu'à ses pieds, ces flatteries dont on encense sa beauté, son esprit, sa fortune ; cette domination qu'elle exerce sur les hommes, ce triomphe qu'elle obtient sur l'orgueil des femmes ! Raisonnement, coquetterie, vanité, tout a cédé à l'influence d'un regard ; d'un regard long, doux, mêlé de feu et de langueur ; regard de fascination qui trouble toute une âme, maîtrise les sensations, demande le bonheur, et communique l'amour.

Dora aime, — elle aime comme une Italienne. Prompte et brûlante, elle jette au loin la prudence qui entrave les desirs : elle veut connaître, elle veut entendre celui qui vient de lui plaire plus que tout ce qui lui a plu dans le monde ; celui qui surpasse en grâce et en beauté tout ce qu'avait rêvé jusqu'alors sa vive imagination. Coquette et ingénieuse, elle passe près de lui et lui révèle ses plus attrayantes beautés, lui fait entendre le son de sa voix, laisse tomber son bracelet à ses pieds, et lorsqu'elle se trouble en touchant la main qui le lui rend, elle sent aussi à son tour qu'elle doit être aimée d'Anatole.

Dès-lors ils ne se quittent plus. Rapprochés l'un de l'autre, ils suivent les mêmes routes, se reposent aux mêmes lieux, respirent le même air, et sourient en voyant quelquefois les boucles de leurs cheveux s'entremêler dans la pression causée par le tourbillon de la foule ; tantôt c'est Dora qui appuie sa main sur le bras d'Anatole ; tantôt, selon le piquant usage de l'Italie, c'est Anatole qui passe son bras dans celui de Dora, et, serrant ainsi sa main contre la gaze qui couvre son sein, il peut sentir à ses battemens précipités combien il est aimé. Pour eux, l'amour appelle tous ses prestiges. Ils marchent, et les galeries n'ont plus de longues enceintes, et la foule plus de gêne. Ils respirent, et l'air enflammé de la fête leur paraît un suave zéphyr ; ils parlent,

et l'harmonie des orchestres ne parvient jamais à couvrir entre eux le mystère de leurs voix ; enfin, ils s'entendent, se comprennent, sont heureux ; et lorsque la bise du matin soufflait sur la campagne de Rome, Anatole et Dora toute décorée des parures de la fête, se trouvaient ensemble dans une douce voiture s'acheminant vers une élégante villa.

Le jour commençait à poindre. Les stores de la voiture étaient à moitié fermés ; l'air y pénétrait doux, rafraîchissant, et, tandis que les bois d'orangers et d'acacias fleuris y jetaient leurs parfums, appuyés sur des coussins de cachemire blanc, Dora et Anatole étaient si près l'un de l'autre que du même regard on eût pu saisir leur double pensée. C'était déjà l'abandon d'une longue intimité, c'était la confiance de deux âmes unies par une tacite convention, un instinct sympathique. Dora, pour se soulager de tout le poids du luxe, avait détaché l'aigrette et le bandeau de diamans qui fatiguaient son front ; ses bracelets et sa ceinture de pierreries avaient aussi été rejetés comme inutile fardeau, et par une aimable familiarité, elle avait placé tous ces ornemens dans le chapeau d'Anatole. Ainsi, plus belle encore du désordre de ses longs cheveux noirs qui venaient retomber dans les plis de la gaze rosée dont elle était vêtue, plus belle de la pâleur due à ses brillantes veilles, et de l'accablement de ses yeux fatigués, elle avait la tête penchée sur l'épaule de son amant ; sa bouche entr'ouverte et sourieuse froissait les lèvres d'Anatole au plus léger mouvement, et lorsqu'elle voulait élever ses regards vers lui, il sentait ses longs cils glisser sur ses joues comme une frange soyeuse. Son bras alors frémissait en serrant cette taille aérienne et souple qui s'inclinait sur lui, et dans cet instant le retard seul du bonheur devenait un supplice insupportable à ses sens. Dora, non moins troublée que lui, rougissait, tremblait, et partageait peut-être sa voluptueuse agorie, et, lorsque passant sous un berceau

où tout était fleurs, parfums, solitude et amour, elle se sentit oppressée par une plus douce étreinte, elle prononça un de ces mots qui comblent la félicité et résument tout l'avenir dans une extase de bonheur.

Mais, ô ! cruelle déception, inexplicable caprice du sort ! à l'instant même où Anatole, aux pieds de sa belle amie, ivre de toutes les félicités qu'il va posséder, tremblant sous le poids des joies qui inondent son âme, et le regard plein de toute cette passion qui révèle à la vie des délices célestes, à l'instant où heureux bien au-delà du langage des mots, il veut lui sourire avec transport, une espèce de grincement de dents, un craquement aigu, font frissonner sa bouche, l'agitent convulsivement, l'ouvrent en la contractant dans des sens opposés, et la maintenant ainsi large et béante par un effort surnaturel, font du plus charmant visage une ridicule horreur. En vain Anatole veut tenter de rapprocher ses lèvres, chaque mouvement qu'il fait semble les éloigner davantage ; en vain il veut parler, des sons confus s'échappent seuls de sa gorge. Honteux, désespéré, passant d'une extrême pâleur à un vif incarnat, il témoigne son anxiété par les vacillations de ses regards et la sueur qui coule de son front. Tantôt humilié et confus, il cache sa tête entre ses mains ; tantôt animé d'une rage frénétique, il s'élance vers la portière, comme s'il voulait débarrasser Dora de ce spectacle hideux ; mais les chevaux emportés rapidement ne pourront s'arrêter, le cocher ne pourra entendre ses cris singuliers et inarticulés ; et Dora, surprise, épouvantée, le repousse involontairement, détourne la tête, puis le regarde, et se détourne encore, car elle ne peut supporter la vue de cette étrange figure. Pour toute réponse à ses questions précipitées, elle n'obtient qu'un vague hurlement, et elle était à moitié évanouie de frayeur lorsqu'enfin ils arrivèrent à la villa.

Ce fut alors une autre scène. Les domestiques empressés s'approchent de la

voiture, et en voyant descendre un homme dans un si singulier état, ne peuvent comprendre quel caprice avait porté leur maîtresse à ramener cette espèce de monstre avec elle. Ils furent bien plus surpris lorsqu'à peine hors de la voiture, ils virent l'étranger s'enfuir précipitamment vers les champs, et, dans leur zèle, ils se mirent alors à courir après lui, ne sachant point s'il entraînait dans l'intention de la signora de donner la liberté à une si étrange capture. Pendant ce tems, Dora, toute anéantie de frayeur, incapable de donner la moindre explication, recevait les soins d'un médecin qui se trouvait chez elle; soins d'autant plus empressés, que ce médecin, jeune et beau, s'intéressait encore plus à son cœur qu'à sa santé, et lui avait fait la cour la plus assidue. Passionné et jaloux à l'excès, il était malheureux de toutes les distractions que la signora allait prendre dans les fêtes de la ville, où sa coquetterie n'avait jamais ménagé les souffrances de ceux qui n'aimaient qu'elle. Cette fois, dans son caprice pour Anatole, elle n'avait rien calculé, et elle ne se rappela même son médecin que lorsqu'il vint lui prodiguer ses secours. Elle était donc auprès de lui, commençant à expliquer, avec toute l'adresse d'une femme, par quelle relation Anatole se trouvait avec elle, lorsque celui-ci leur fut amené, escorté, comme un fou ou un brigand, par les domestiques de la villa.

Le médecin stupéfait de toutes ces circonstances, et n'y voyant encore que quelque effet de l'imagination aventureuse de la signora, prit à cœur d'éclaircir cet étouffant embroglio; malgré la triste situation où se trouvait Anatole, et la sécurité que devaient lui donner des traits affreusement défigurés, un instinct de jalousie fit battre son cœur, et il pressentit que peut-être le moment d'une piquante vengeance était sonné pour lui. Il s'approche d'Anatole, qui en vain se débat pour éviter ses observations; il fait signe qu'il a peu de chose, qu'il connaît son

mal, qu'il veut être seul, libre; rien ne persuade l'inflexible docteur, qui le fait retenir de force, examine sa bouche, et recule de quelques pas avec une expression de surprise et de malice impossible à décrire.

« Qu'on aille chercher, dit-il aux gens qui l'entourent, le grand fauteuil de marroquin à dos renversé, qui se trouve dans la galerie du jardin, qu'on y fixe monsieur, et qu'aucun ne s'éloigne, afin de me prêter secours, s'il le faut, dans l'opération à laquelle je suis forcé de procéder.

» Quant à vous, signora, dit-il, je tiens à ce que vous soyez présente à cette crise, où il ne s'agit de rien moins que d'enlever une partie de l'existence d'un homme que vous avez si promptement et honorablement distingué. Si vous refusez, j'y verrais le témoignage d'un intérêt au-dessus de ce que vous voulez prétendre éprouver pour lui, et il me restera à explorer, ajouta-t-il malicieusement, la fatalité de votre choix. — Toutefois, pour modifier l'agitation de vos nerfs, il me reste à vous assurer que vous ne verrez dans tout cela, ni horrible souffrance, ni sang répandu, ni aucune suite dangereuse. Votre protégé sera parfaitement bien à l'instant même où je le voudrai. »

Dora crut devoir se résigner et attendre; mais l'état d'Anatole surpassait en anxiété tout ce que l'on pouvait voir. Il était facile de juger qu'il n'avait d'autre souffrance que celle de sa position qui l'exposait hideux, ridicule, enchaîné par des domestiques, devant la femme auprès de laquelle il avait cherché presque à se déifier pendant toute la nuit. Il n'osait plus la regarder, d'abord parce qu'il sentait que ses yeux éraillés par le tiraillement de sa bouche, ne pouvaient offrir que de singuliers regards, puis, parce qu'un autre sentiment bien plus pénible encore portait la rage dans son cœur; il s'apercevait du rôle que jouait le médecin, et comprenait qu'il était le jouet d'un rival qui, pour l'écraser plus sûrement, allait

certainement le placer sous un aspect comique.

Pendant ce tems on apporta le fauteuil, immense et gothique meuble qu'on ne retirait de la poussière que pour y déposer les vieillards et les paralytiques de la famille. En l'apercevant, Anatole frémit comme s'il avait vu son échafaud ; mais incapable d'articuler un mot, et ne pouvant se dégager des bras qui le retenaient, forcée lui fut de s'y laisser asseoir et de sentir passer sous son cou une longue serviette blanche, qui le mit tout-à-fait dans la position d'un homme qui va prêter son menton à un barbier de village.

Le médecin fait de longs et minutieux préparatifs ; il exhibe des crochets, des pinces, des limes en fer ; on dirait qu'il dispose des instrumens de tortures, que toutes ses combinaisons tendent à prolonger l'agonie de son patient, et qu'il éprouve un joie féroce à suivre l'agitation qu'il produit sur tous ses traits.

Enfin il se retourne vers Dora.

« Signora, lui dit-il, le moment est venu où vous pouvez apprécier les erreurs où nous entraîne un choix trop facile ; vous verrez si l'éclat d'un premier hommage, tel brillant qu'il apparaisse, doit être préféré aux douces sécurités d'un sentiment longuement éprouvé ; vous verrez ce que peut recéler de perfidies une bouche trop promptement écoutée, et quels artifices peuvent cacher les baisers que l'on reçoit si vite. »

Et alors s'approchant du malheureux Anatole, qu'on avait renversé comme une victime sur le dos de son fauteuil, il introduit dans sa bouche plusieurs petits crochets, puis on entend craquer le fer, et un ratelier tout complet se trouve dans les mains du médecin, qui va le déposer sur les genoux de la signora.

Là donc était tout le mystère ! — Les ressorts encore forcés attestent par quelle fatale pression la bouche d'Anatole était restée ouverte par l'effet d'un mouvement trop précipité, et jamais il n'eût pu la

fermer s'il n'avait été débarrassé de ce perfide mécanisme.

Ce fut dans cet instant une honte presque égale entre Anatole et Dora ; rires sardoniques parmi les témoins ; triomphe insultant dans la physionomie du médecin. — Anatole ne laissa pas prolonger cette trop ridicule situation. Dégagé des bras qui l'avaient retenu, animé par l'indignation et la colère, il se leva précipitamment, et, avant qu'aucun ait eu le tems de prononcer une parole, il s'avance vers le médecin, lui applique sur la joue un soufflet qui le rejette contre le mur, et s'éloigne dans la campagne.

Le lendemain matin, à une demi-lieue de la villa, sur un gazon ombragé par des guirlandes de vigne qui serpentaient d'arbres en arbres, un duel avait lieu. Anatole et le médecin venaient d'échanger deux coups de pistolet dont les balles ne les avaient atteints ni l'un ni l'autre.

« Est-ce assez ? demanda le médecin. — Tout-à-l'heure, » répondit Anatole ; et se précipitant sur son adversaire, il le terrassa, appuya son genou sur sa poitrine, et de la crosse de son pistolet lui fracassa impitoyablement toutes les dents. Lorsqu'il se fut assuré qu'il n'en restait pas une seule, et qu'il sentit les lambeaux des gencives et le sang jaillir jusqu'à lui, il se releva comme soulagé d'une grande douleur, et laissant le médecin gisant sur la terre : « Vis maintenant, misérable, lui dit-il, et va raconter ceci à la signora. »

Ainsi finit une des intrigues galantes de la coquette Dora.

Album.

Il y a une jeune danseuse à l'Opéra dont la destinée est curieuse. Elle se nomme Varin, et se fait distinguer par sa grâce, l'élégance et la beauté de ses formes. Russe de naissance, elle était esclave lors-

que M. et M^{me} Varin se trouvèrent à Saint-Pétersbourg, attachés au grand théâtre impérial. Frappés de la gentillesse de la jeune fille, ils en prirent soin, l'adoptèrent, et lui donnèrent le talent qu'eux-mêmes cultivaient avec avantage. Grâce à cette conduite bienveillante, la jeune fille a pu échapper à un sort pénible, et nous lui devons un talent précieux qui fera longtemps sans doute l'ornement de la scène de l'Opéra.

— Féréol, de l'Opéra-Comique, vient de briguer le titre d'auteur en donnant à son théâtre une pièce de sa composition, intitulée *Cinq Ans d'Entr'actes*. C'est un très-faible ouvrage; imitation, au premier acte, du *Conscrit*, vaudeville joué naguère aux théâtres de la Porte Saint-Martin et des Variétés, par Potier; et, au second, recueil de quolibets assez ridicules contre la restauration. La musique, qui est de M. Leborne, élève du Conservatoire, est agréable, mais généralement peu en harmonie avec le genre de l'ouvrage.

— M^{me} Dorval ne fait plus partie du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Cette actrice remarquable, fatiguée des persécutions dont elle était l'objet de la part de l'administration, a rompu son engagement. On pense qu'elle va voyager en France, à l'étranger, et qu'avant peut-être elle donnera des représentations au théâtre de l'Ambigu-Comique.

— M^{me} Desbordes-Valmore va venir se fixer dans quelques jours à Paris.

— L'opéra français de *Gustave III* a éveillé l'attention publique en Suède. Une dame a réclamé contre les fictions un peu hasardées de M. Scribe, qui, fort à son aise et sans se donner la peine de consulter aucun document, a représenté les

amours de la femme d'Ankarstroëm et du roi, sans se douter que cette femme vit encore. On assure que le roi ne l'a jamais vue. Cette femme, qui est actuellement d'un âge très-avancé, a deux fois perdu son mari par une catastrophe. Ankarstroëm, son premier mari, a fini sa vie sur l'échafaud. Son second mari, pasteur d'une église, fut tué la nuit, dans cette église, par son propre frère, au moment où il s'emparait de l'argent déposé dans la sacristie. Le frère crut ne tuer qu'un voleur qui faisait résistance; ce ne fut qu'après l'avoir tué qu'il reconnut son frère.

— L'astre de Perlet semble avoir pâli. Cet acteur n'est pas heureux depuis sa rentrée au Gymnase, cette année. Il y a peu de moude à ses représentations, et la première pièce nouvelle dans laquelle il a paru, a été sifflée; on la nomme *le Couché du Soleil*. C'est l'histoire d'un homme occupé pendant tout une journée à lutter contre les incidens qui tendraient à le faire mettre à la porte d'une maison dans laquelle il tient à demeurer, parce que des gardes du commerce menacent de le priver de sa liberté. C'est un sujet tout-à-fait usé.

— Un détachement de Saint-Simoniens a paru à Constantinople pour y chercher la *femme libre* qui doit résider dans cette capitale et la marier au père *Enfantin*; mais les libertés que ces doctrinaires ont prises envers les femmes turques les ont fait arrêter et expulser immédiatement de l'empire ottoman.

—
A ce Numéro sont jointes les planches 983 et 984.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ. RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.^o 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en paille de riz. Robe en gros de Naples chinée dessous en
 diminatif. des M^{mes} de M^{lle} Barly rue de Richelieu N.^o 89.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N.^o 34. Rathbone Place, London.

